

Ariane Payen

SITATUNGA

Tome I

L'âme africaine



Ce livre est une fiction. Les propos prêtés aux personnes, ces personnages eux-mêmes et les lieux décrits sont en partie réels, en partie imaginaires. Ni eux-mêmes, ni les faits évoqués ne sauraient donc être exactement ramenés à des personnes ou à des événements existants ou ayant existé, aux lieux cités, ni témoigner d'une réalité ou d'un jugement sur ces faits, ces personnages et ces lieux.

*« Les éléphants distinguent
deux sortes d'hommes :
ceux qui les protègent et
ceux qui prennent leurs défenses »*

*Jean Zéboulon
dans Bestiaire pour les jours de cafard
Éditions la Table Ronde*

Chapitre 1

Cela durait depuis la tombée de la nuit et Hawa ne savait plus où elle en était. La tête jetée en arrière, les bras retenus, elle n'était ni couchée ni assise. Elle se situait entre ces deux positions, dans un abandon total. La sensation de la terre nue sous ses pieds lui rappelait qu'elle était encore de ce monde. Elle faisait l'amour, les bras tendus derrière la tête pour s'offrir tout entière. Ventre et seins léchés par la langue râpeuse de son guerrier, les mains agrippées à la case. Était-elle vrillée à la paroi de la hutte ou à une armature quelconque ? Ce ne sont pas des questions qui se posent quand le corps se raidit et se relâche à un rythme que le cerveau n'a ni le cœur ni le temps d'analyser.

Elle sentait ses mains sur ses chevilles. Les doigts serraient, serraient encore. Elle était sur lui et il était en elle. Elle dominait le monde sur le dos d'un éléphant, les pieds bien accrochés à sa royauté. Elle se sentait reine, elle se sentait femme. SA reine, SA femme.

C'était la dernière fois qu'elle ferait l'amour avec son roi. Elle serait sa première et son ultime. Ce qui s'était passé entre ces deux moments ne comptait pas. Parce qu'elle n'avait pas pu lui donner d'enfants, elle avait dû partager son amant. D'autres femmes avaient rejoint la case, d'autres femmes lui avaient fait des princes et des princesses. Il lui suffisait d'entrouvrir les yeux pour les apercevoir. L'une agrippée à son bras droit, l'autre à sa cheville, une troisième à l'épaule gauche et la dernière au pied, du même côté. Que faisaient-elles dans la case ? Son corps s'est contracté une nouvelle fois, la tête vers le ciel. Comment pouvait-elle voir ce ciel d'un bleu si profond que les étoiles se faisaient toutes petites pour ne pas le tacher ? C'est alors qu'elle a vu la lune. Foncée, profonde et pleine comme elle. Un astre qui mangeait tout. Une lune totale qui lui avait promis un enfant, après tant de lunes claires et le perpétuel retour du sang.

Elle avait suivi le régime que Nzeba lui avait prescrit. Elle avait préparé cette nuit comme l'on prémédite un délit. Elle avait commencé par tourner autour de son mari, pour lui donner l'envie. Comme une lionne, elle avait éloigné les autres, ces quatre filles qui partageaient tour à tour sa couche depuis qu'elle n'y régnait plus. Ces quatre femmes qui donnaient à son mari plaisir et descendance. Le jour J, elle avait pris dans ses mains en coupe le sexe de cet homme, avait massé les bourses pour qu'elles deviennent des noix sous ses doigts. Il lui fallait concentrer la semence. Elle voulait un fils. Un homme qu'elle ne devrait partager avec personne. Cela avait fonctionné. Elle l'avait su au moment exact où elle avait senti une dernière fois son corps à lui se raidir, quand elle avait pu à nouveau précisément déterminer quels morceaux de peau et de chair étaient à elle et quelles parties lui appartenaient à lui.

C'est alors qu'elle a compris. La lune, les bras, les chevilles, la terre, la douleur. La douleur. Elle n'était plus que douleur. Son roi, son maître était mort. Parti chasser, il s'était fait attaquer. Un léopard au pelage tacheté d'un brun roux comme ses cheveux avait ouvert sa poitrine en deux.

Le félin lui avait arraché le cœur et son corps était revenu au village entre quatre hommes. Exactement comme elle était désormais entre ces quatre femmes. Était-elle en extase ou en enfer ? Quel animal lui arrachait-il le cœur ? Elle s'est mise à hurler. Les femmes ont resserré leur étreinte et Nzeba m'a vue tendre une main à travers la déchirure du bas du ventre de ma mère. De l'autre main, celle qui était toujours à l'intérieur, j'agrippais celle de ma sœur.

Ma mère avait accepté son sort. Son mari était parti, il était revenu mort. Il était mort pour toutes les femmes. Les autres femmes. Il était vivant pour elle, en elle. Son fils serait puissant comme lui, son fils serait un grand homme. Grâce à lui, elle allait reprendre la première place dans le village. Elle a souri. Pas un rictus ni une grimace de douleur, un vrai sourire de gratitude à cette lune rousse qui la récompensait de ses efforts.

Elle devait reconnaître que la grossesse avait apporté son lot de choses étranges. Les autres femmes sentaient leur bébé bouger et donner des coups de pied. Elle scrutait depuis un moment les preuves de vigueur du fils héritier et ne sentait rien de tel. Elle avait dans le ventre une boule compacte qui ne donnait aucun coup et ne tendait aucune

main. Elle bougeait parfois, grossissait et faisait affirmer à Nzeba que « tout allait bien ». Ma mère sentait que c'était faux et pas uniquement parce qu'elle se méfiait de Nzeba quand elle avait ce regard-là. Cette boule, de temps en temps, lui rongeaient les sangs, se transformait en colère pure. Une concentration ronde qui n'en finissait pas d'enfler et de déformer ce corps qui n'avait jamais enfanté.

Elle venait de pousser un dernier râle pour prolonger la contraction d'une fulgurance sans précédent quand la lumière s'est faite dans son esprit. Les femmes lui mettaient sur le corps un amas de glaires, feignant de se réjouir, prétendant que c'étaient des filles. Ce ne pouvait pas être une fille : elle attendait un fils ! Elles avaient dit « des filles ». Elle a avancé les mains vers le visqueux. Elle était désormais déposée sur une paille, les femmes avaient relâché leur étreinte et ne la maintenaient plus.

Elle n'avait pas fait l'amour, elle avait accouché.

Des mains nous ont accrochées à ses seins. Aria le droit et moi le gauche. J'ai tenté d'attraper ce téton que je n'atteindrais jamais. La douleur que ma mère a ressentie en même temps dans son sein gauche et dans son bas-ventre lui a provoqué un spasme phénoménal. Nzeba a crié. Ma mère

m'a rejetée d'un mouvement brusque du bras gauche. La femme qui était à ce poste m'a ramassée, enveloppée et bercée tandis qu'une autre se préparait d'instinct à prendre Aria. Aria, ni plus belle ni plus laide que moi. Aria, qu'elle ne rejetterait pas. C'était moi qui étais sortie la première, c'était moi qui devais être le fils. En sortant la deuxième, Aria avait le droit d'être une fille. J'étais coupable de ne pas être son petit roi et elle ne me le pardonnerait pas.

C'était même pire que cela. Dans la tête de ma mère, j'étais parvenue à enfermer ma sœur dans une boule au creux de son ventre pendant neuf mois. Après m'avoir éjectée, ma mère était bien décidée à ne plus se laisser faire. Il était hors de question qu'elle partage son trésor. Je n'étais pas sa fille, j'avais l'énergie de la boule, j'étais la boule. Je ne lui inspirais que mépris et colère. Elle s'est tournée sur le flanc droit et déjà, à ses yeux, je n'existais plus.

* *

*

Nzeba m'a adoptée. Était-elle ma grand-mère ou LA grand-mère ? La réponse ne se trouvait nulle part. Les registres congolais n'existaient pas. Je suis née en 1868 dans ce qui s'appelle aujourd'hui le Kasai Oriental. Nzeba était ma

grand-mère, sans que la grande différence d'âge pose la question du degré de parenté. On était mère dès quinze ans et Nzeba devait en avoir cent. Ma mère nous avait eues sur le tard, à la petite trentaine. Étrange, ce besoin que j'éprouvais de me raccrocher aux chiffres. Comme si cela allait me donner plus de crédibilité. Je prends aujourd'hui le rôle du conteur. Celui-ci ne se tracasse pas de l'exactitude des faits. Il se contente de veiller à ce que l'histoire soit bonne, qu'elle tienne tout le monde en haleine et qu'elle donne envie de poser mille questions même si personne ne prendra le risque de l'interrompre. Ceux qui l'écoutent ont bien trop peur qu'il perde le fil ou ne dévie de sa route. Le conteur a tous les droits, car il fait tous les choix. Le conteur, c'est moi, Zaïa, petite-fille de Nzeba, et je me souviens de tout.

Elle s'appelait Nzeba et c'est sous ses doigts que tout a commencé, au moment précis où elle a préparé la poudre pour fertiliser la mère.

Nous sommes arrivées à deux, Aria et moi, main dans la main. L'accouchement a été compliqué. J'aurais déchiré le ventre de ma mère de telle manière qu'après avoir eu tant de mal à tomber enceinte, elle ne pouvait plus espérer avoir d'autres enfants. La raison pour laquelle moi, Zaïa, j'aurais

plus abîmé le corps de ma mère que ma jumelle, Aria, restait un mystère. Avec ma mère, ce ne serait ni le premier ni le dernier. Elle me détestait suffisamment pour me priver de son sein. Heureusement, Aria, elle, y avait droit. Je pouvais tout endurer, sauf le mal fait à ma sœur. Ma mère m'en voulait, je n'en voulais pas à ma mère. Belle, certes, très belle même, mais dotée d'un cœur cloisonné. Il n'y a pas eu de père. Disparu lors d'une chasse, il n'a pas vu le ventre de la plus belle femme du village s'arrondir. Le père était un guerrier, il deviendrait plus tard un mythe pour toute la tribu, qui avait besoin de renouveler ses héros.

D'autres mères m'ont nourrie. Ma grand-mère n'aurait pas laissé un nouveau-né mourir de faim. Aria et elle étaient là pour moi. Nzeba était chamane. L'accoucheuse, la guérisseuse, la voyante, l'éclaireuse, la conteuse... on venait la voir quand le bétail disparaissait, quand les récoltes tardaient. Elle tenait les sorciers à l'écart, protégeait les guerriers partant au combat, assurait aux chasseurs du gibier en suffisance. En y réfléchissant, je peux affirmer qu'elle n'était pas ma grand-mère, mais plutôt mon arrière-arrière-grand-mère, sans savoir s'il ne fallait pas encore ajouter un ou deux « arrière ». C'est elle qui a veillé à ce que ma sœur ne

soit jamais loin de moi, à ce que je n'aie ni faim ni froid et surtout, à ce que je sois prête à tout ce qui allait arriver. Nzeba pouvait pressentir ce qui se dessinait sur la route de chacun. Elle recevait des images et des mots qui lui permettaient de conseiller, de guérir et de guider la tribu, peu importe qui en était le chef. Nzeba avait toujours été là, mon erreur a été de croire qu'elle resterait à mes côtés.

Ma grand-mère ne pouvait pas quitter ce monde tant que je n'y étais pas. Elle a accouché ma mère avec la certitude que j'étais bien celle qu'elle attendait au moment où elle a voulu détacher ma main de celle d'Aria pour permettre au travail de reprendre un deuxième souffle. Elle a très vite compris que tenter de me séparer de ma sœur était contre nature et s'est concentrée, sous les hurlements suivis du silence assourdissant de ma mère, pour limiter les dégâts. Elle a sauvé Aria, elle a sauvé la mère et elle a enfin obtenu ce qu'elle voulait : moi. Le compte à rebours allait se mettre en route. Elle pourrait bientôt rejoindre la Lumière... La Lumière, c'est l'endroit où j'ai réellement appris à la connaître.

Nzeba m'a prise dans sa hutte. Si elle avait pu m'allaiter, elle l'aurait fait, mais des seins de cent ans, fussent-